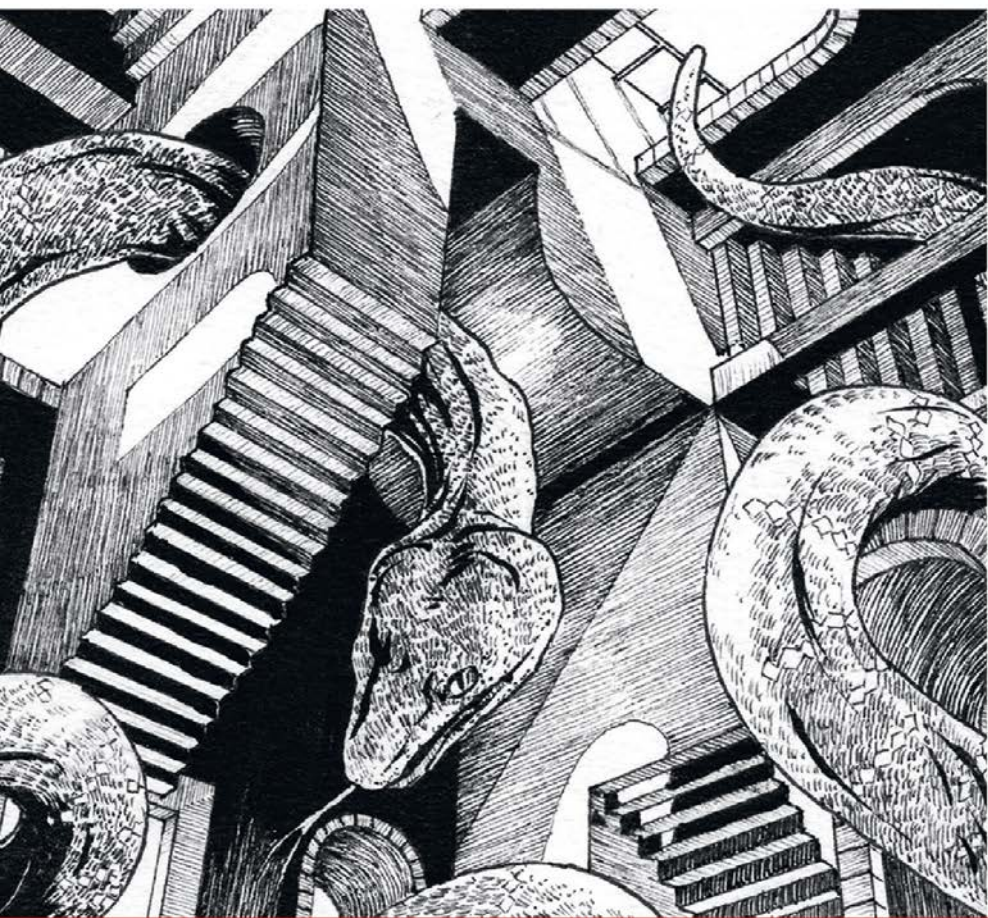


Chawki Amari
BALAK



**Un des grands noms
de la littérature algérienne**

Balak

Du même auteur

L'Âne mort, roman, barzakh, 2014 ; L'Observatoire, 2020.
À trois degrés vers l'est, nouvelles, Chihab, 2008.
Le Faiseur de trous, roman, barzakh, 2007.
Nationale 1, récit, Casbah, Alger, 2007.
Après-demain, roman, Chihab, Alger, 2006.
Lunes impaires, textes, Chihab, Alger, 2004.
De bonnes nouvelles d'Algérie, nouvelles, Baleine, Paris, 1998.

Ouvrages collectifs

Alger, quand la ville dort, barzakh, 2010.
Alger, ville blanche sur fond noir, Autrement, 2003.
Qui veut noyer son chien..., Ringolevio, 1999.
Populations en danger, MSF-La Découverte, 1995.
Le Drame algérien, RSF-La Découverte, 1996.

Chawki Amari

Balak

L'Observatoire

© Éditions barzakh, Alger, 2018.
ISBN : 979-10-329-2503-4
Dépôt légal : 2022, mars
© Éditions de l'Observatoire/ Humensis, 2022
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

« Dieu a tiré la Terre du néant comme il a tiré
le un du zéro pour créer la multitude. »

Citation attribuée à Pythagore

J MOINS 43

C'est une question qui obsède philosophes et physiciens fascinés par la nature du temps, cette matière-objet si complexe qui n'a ni bords ni forme, ni masse ni odeur et que rien ne peut arrêter ; si on n'avait pas inventé l'heure, il serait quelle heure au moment où l'on regarde l'heure qu'il est ?

— Vous avez du feu ?

Boulevard Malika-Gaïd, un des rares boulevards d'Alger portant le nom d'une femme, nervure centrale qui dévale et avale la topographie de la ville. Pas la femme, qui est morte, mais le boulevard, bien vivant. Devant un arrêt de bus où une poignée d'hétéroclites est debout, assis ou entre les deux dans l'attente de l'aléatoire, cette phrase pourrait sembler anodine. Du feu ? Oui, la réalité est plus complexe, le feu n'a pu exister sur Terre que parce qu'il y a de l'oxygène dans l'air, simple déchet produit par des plantes lors de leurs réactions de photosynthèse. Sans oxygène, pas de combustion possible. Pas d'air, pas de poumons et pas de cigarettes. Pas de cigarettes pas de poumons, pas même de cancer du poumon.

— Justement.

— Comment ?

Le vieux monsieur debout qui a dû attendre deux mille bus dans sa vie, n'a plus toutes ses oreilles mais reste stoïque, il a les traces d'une ancienne dentition délabrée par la mastication et un visage abandonné par l'eau, ce qui lui a donné des milliers de rides comme autant d'oueds à sec quadrillant un désert.

— Du feu... briquet, répète Balak en faisant le geste d'allumer un briquet, comme un silex que l'on frotte, référence à ce néolithique passé si vite.

Le vieux, lui qui a du temps, le regarde, étonné par cette façon si rapide de parler et gesticuler. Balak reformule sa phrase, gentiment, comme on parle à un vieux :

— Du feu. Pour allumer ma cigarette.

— Ah. Non, je ne fume pas.

Le bus n'étant pas là, le vieux a cru bon d'ajouter un conseil, lui qui n'a pas plus non plus tous ses poumons :

— D'ailleurs tu devrais arrêter de fumer, les poumons de l'être humain ne sont pas faits pour ça...

Balak, rieur, comme s'il avait prévu ce conseil du sage bio, reprend de suite :

— En fait, je ne fume pas, mais j'ai réalisé que chaque fois que j'allume une cigarette, le bus arrive, ce qui m'oblige à l'éteindre à peine entamée. Étrange, non ?

Le vieux a vaguement réfléchi à cette conjecture. Il est bien midi trente-quatre à sa montre, si elle est bien à l'heure, et effectivement, le bus n'est pas là. Mais quel est le rapport entre ces deux événements, la cigarette et l'arrivée du bus ? Il n'y en a pas, le hasard étant défini par les scientifiques comme deux séquences qui se recoupent alors qu'elles n'ont rien à voir entre elles, indépendantes au départ comme une plante en pot qui tombe du troisième étage sur la tête d'un passant. Seul le hasard peut lier une plante qui dégringole et un homme qui passe à ce moment précis sans savoir qu'un pot est en train

d'arriver sur sa tête. On dit d'ailleurs de cet homme, une fois assommé, qu'il n'a pas eu de chance. Mais en général, on ne dit rien sur la plante. A-t-elle eu la chance d'être amortie par la tête d'un malheureux ? Le hasard est-il uniquement lié à l'humain et ne concernerait-il pas le règne végétal ? Ce n'est pas le débat, le vieux est un peu amusé, pressentant quand même que ce fumeur raconte n'importe quoi. Encore les méfaits du tabac :

— Si tu ne fumes pas, le bus n'arrive pas ?

— Par expérience, non, lui a répondu formellement Balak, assertion qu'il n'a pas daigné prouver à ce moment-là.

Le vieux a jeté un regard à la cigarette non allumée que Balak tient entre ses doigts, puis un coup d'œil au loin pour vérifier qu'un bus n'arrivait pas, impatient de démontrer l'absurdité du propos. Pas de bus. Balak s'est dirigé vers un jeune homme aux cheveux glissants de gel, forme aérodynamique postmoderne, et qui a l'air d'un fumeur. Comment reconnaît-on un fumeur s'il n'est pas en train de fumer ? Entre fumeurs, on se sent, en plus de l'odeur de tabac, et Balak a poliment demandé du feu. L'oxygène a fait le reste, et une bouffée de cigarette plus tard, ce qui est un temps relatif, Balak est revenu se poster devant le vieux sage. Qui en réalité ne l'est pas, étant simplement un non-fumeur. Ou un ex-fumeur.

— Tu devrais arrêter de fumer, tu vas mourir.

Balak, toujours enjoué, a déjà les réponses à ces dialogues classiques entre non-fumeur et fumeur :

— Selon les statistiques, un fumeur sur deux meurt d'un cancer du poumon. On est deux, ajoute-t-il en désignant le jeune homme qui lui a donné du feu. Bien qu'il ait l'air gentil et que je n'aie rien contre lui, j'espère que ce sera lui qui aura le cancer.

Le vieux, ne sachant plus quoi dire, a répété son conseil :

— Tu ne devrais pas présumer de ta chance, comme tu le dis, les statistiques sont du hasard. Tu devrais quand même arrêter de fumer. Vaut mieux attendre un bus qu'en mourir.

— Oui je sais, mais en allumant ma cigarette, je gagne du temps car le bus va venir.

Le vieux a un sourire incontrôlé devant la suite de ces étrangetés verbales, lui qui n'a pas ri depuis un certain temps. À la troisième bouffée de cigarette, le bus est arrivé à la station et s'est arrêté devant les deux hommes qui étaient en première ligne. La portière s'est ouverte dans un bruit de pression, une invitation au voyage. Le vieux n'a pas eu l'air surpris, évaluant inconsciemment la probabilité somme toute très forte qu'un bus arrive :

— Faut que je reprenne la cigarette.

Balak a jeté la sienne à peine entamée et a poliment laissé passer le vieux monsieur, qui est monté dans le bus. Derrière lui, Balak a conclu cette séquence en escaladant les petites marches :

— Sauf que ça revient cher, chaque fois qu'on allume une cigarette pour attirer les bus, on est obligé de la jeter.

Le vieux n'a rien dit. À l'intérieur, le bus est à moitié plein. Ou à moitié vide pour les plus positifs. D'ailleurs, un jeune homme s'est levé pour céder sa place au vieux, signe que tout n'est pas perdu. Balak a passé son chemin pour se diriger vers le fond où il s'est installé debout entre un groupe de passagers silencieux. C'est là qu'il a vu Lydia. Debout aussi, une main accrochée à la barre et l'autre tenant fermement son sac, elle avait les yeux en l'air, bien que faussement ailleurs, concentrée sans le montrer sur chaque mouvement dans le bus. Et pour cause, grande, belle, brune, la trentaine à peine enveloppée, signe d'un relatif relâchement face à l'ascétisme obligé des femmes célibataires, elle a des fossettes encadrant une grande bouche fermée et

des yeux qui ont l'air de rire beaucoup mais en cachette. Elle semble fatiguée, un de ses genoux est plié et sa hanche adossée à un siège, ce qui lui donne une posture très féminine, révélant quelques arcs serrés de ces fascinantes courbures qui troublent les hommes. Méfiante et dos à la fenêtre comme toute femme dans un bus, elle n'a pas regardé Balak et a tout juste opéré un petit mouvement de recul pour éviter toute possibilité de contact tactile. Balak ne s'est pas approché et s'est arrêté à distance respectable, lui expliquant en langage des signes qu'il n'a pas l'intention de tenter quoi que ce soit. Les deux sont restés ainsi, ni trop près ni trop éloignés, sans engager la moindre tentative du moindre départ d'une moindre bataille de séduction.

— Mon téléphone !

Une femme a lâché un cri, juste derrière eux, à peu près au milieu du bus. On lui a volé son téléphone. Dans le bus ? Derrière la femme, le jeune homme qui a donné du feu à Balak fait comme s'il avait tout vu dans sa vie, nullement perturbé par un simple vol de téléphone. Furtivement, le vieux non fumeur a pensé que c'était lui le pickpocket, avec son air juvénile et l'air de rien, cheveux qui glissent sur les contingences. Si c'est bien lui, il méritera entièrement son cancer du poumon. Les passagers s'en sont mêlés, l'opinion publique en a jugé. Finalement, après la séquence cris-débats-accusations-hypothèses, il semble que le téléphone n'ait pas été volé dans le bus, bien qu'il n'y ait pas eu d'enquête sérieuse. La femme s'est assise, on laisse toujours s'asseoir quelqu'un qui a été détroussé. Mais n'était-ce pas justement un stratagème pour trouver une place assise ? La suspicion s'est immiscée, tout est possible, la réalité ayant cette particularité de pouvoir tout inventer simplement par agencements successifs de mouvements qui peuvent paraître aléatoires pris séparément.

— Justement, a lâché un passager sans accompagner ce mot qui ne s'emploie jamais seul.

Justement avec ces mouvements, Balak s'est retrouvé juste en face de Lydia, à une portée d'haleine et de dialogue. Balak, décontracté, a pris l'attitude de celui qui discute sans mettre en évidence qu'il le fait avec une jolie femme, donnant l'air de débattre avec tout le monde :

— Des fois la malchance peut être une chance.

Lydia, mise en confiance par le son de cette voix calme, assurée et bonne vivante, a levé les yeux, puis s'est sentie rassurée une deuxième fois par le visage jeune, intelligent et sympathique. Mais elle n'a rien dit et Balak a continué sa phrase. Elle n'était pas terminée :

— Quand on tire une mauvaise carte, c'est qu'il y a l'espoir d'un futur meilleur, les cartes restantes sont normalement de bonnes cartes.

Il a dit ça avec un sourire, comme s'il se faisait la conversation à lui-même et venait de se faire rire. Lydia n'a pas répondu et a même reculé d'un demi-centimètre tout en redressant sa hanche, déclarant ainsi l'impossibilité du dialogue et la fermeture de la posture. Balak, faisant semblant de n'y avoir pas fait attention, a poursuivi, regardant tour à tour les autres passagers et Lydia, comme s'il s'adressait à tous les occupants du bus en même temps :

— Un jour j'ai perdu mon téléphone, il y avait tout dedans, toute ma vie, mes contacts, professionnels et autres. J'ai dû changer d'amis, de travail et de vie. Ce qui m'en a donné une autre, toute nouvelle et bien plus belle que la précédente.

Bien sûr, Lydia n'a pas cru un mot de cette histoire. Mais il y a dans Balak, trentenaire comme elle, et plein de jovialité, cette note positive du calme rieur, sûr de lui et joueur, au regard patient et pressé en même temps. Le genre de personnage qui

attire ceux qui ont du mal à prendre leur temps et la vie du bon côté. C'est peut-être pour cette raison que Lydia a demandé :

— Comment faisait-on avant le téléphone ? Les gens ne changeaient pas de vie ?

Balak a ferré Lydia, elle semble intéressée par ce débat sur le hasard. Il l'a regardée, plaçant un petit moment de silence bien calculé avant de développer :

— Le hasard, c'est *zahr* en arabe, d'où le mot dérive. Qui vient de *zahar*, le dé, ce cube avec lequel on joue et s'en remet entièrement au hasard. Le hasard c'est le dé, le jeu, le destin et la chance. Tout un concept. Et la fleur.

— Quel est le rapport avec la fleur ? demande Lydia, qui, comme la plupart des femmes, aime les fleurs.

— Autrefois, dans le jeu de dés, la face gagnante était marquée d'une fleur. Tomber sur la fleur était un coup de chance. *Zahr*. Par hasard, est-ce que vous ne vous appelleriez pas Zahra ?

Lydia a souri, cet homme est éloquent et ses transitions entre le sérieux et l'humour sont bien travaillées :

— Vous ne semblez pas croire à la chance, ni au hasard...

— Dieu crée le hasard, consubstantiel à l'univers, mais n'est-ce pas le hasard que l'on prie ? Quand on veut réussir au baccalauréat ou à un examen quelconque, trouver un travail, survivre à une opération chirurgicale, besoin d'un coup du sort ou d'une aide improbable ? En fait, on ne prie pas Dieu, on prie le hasard. C'est donc lui le maître de l'univers, qui préside à toutes les destinées.

— Et Dieu dans tout ça ?

— On peut donner tous les attributs de Dieu au hasard, ça marche aussi. Le Tout-Puissant, le Miséricordieux, le Clément, le Parfait, Celui qui sait, Celui qui connaît le destin de chacun et de chaque chose, qui sait à l'avance sur quelle face retombera la pièce jetée en l'air...

— On est dans l'hérésie.

Lydia s'est renfrognée, bien qu'on ne sache pas vraiment si c'est un effet, ou simplement une posture obligée pour qui est en société. D'ailleurs elle l'a senti, un homme posté à quelques centimètres l'a regardée et a ensuite dévisagé Balak, sans vraiment comprendre ce qu'il a dit. Pour lui, c'est surtout un jeune homme qui veut séduire une jeune femme. Mais de là à parler de Dieu. Voyant la gêne de Lydia, Balak a changé de sujet :

— Ok. La tour de Babel, ça vous intéresse ? Je vois que vous avez un livre, dit-il en désignant le coin de la tranche qui dépasse du petit sac de Lydia.

Elle s'est demandé s'il fallait poursuivre. Son instinct lui a dit que oui. Elle a réfléchi, si, elle se rappelle :

— Les langues dispersées ?

— *Hazard* en anglais dérive du même mot *zahr*, le hasard, mais signifie danger. C'est-à-dire qu'il y a un facteur aléatoire, le hasard, et donc un danger potentiel, tout pouvant arriver à tout moment.

Tout comme Balak ne sait pas qu'elle s'appelle Lydia, Lydia ignore qu'il s'appelle Balak. Pourtant elle en parle :

— C'est comme *balak* en algérien. Ça veut dire « peut-être » et « attention » en même temps. Il y a du danger dans le nombre de possibilités.

Balak s'est demandé pourquoi elle a évoqué son prénom, même si ce n'est qu'un surnom que lui a choisi un enfant du quartier le jour où il est tombé du troisième étage. Mais comme il ne croit pas au hasard, ou plutôt, comme il y croit fermement, il a continué son cours de linguistique improvisé sans être perturbé :

— En espagnol, *azar* désigne la chance mais en portugais, *azar* désigne la malchance.

— Ce sont pourtant des voisins...

– Les voisins se ressemblent mais ne font jamais comme les voisins. Tu habites où ?

– Dans une cité pleine de voisins qui se ressemblent.

La conversation s'est consolidée, Lydia et Balak ne se souciant plus des personnes à l'oreille tendue autour, encore moins de la pauvre femme à qui on a dérobé le téléphone. Balak a atteint sa vitesse de croisière :

– Comme en arabe pour *zahr*, *alea* signifie en latin à la fois le dé, le jeu de dés et le hasard, ce qui a donné *aléatoire*.

Alea jacta est, le sort en est jeté entre les deux voisins de bus. Balak enchaîne :

– Mais pour définir ce hasard, les Romains disent *casus*, « la chute » en latin, donc ce qui éventuellement vous tombe dessus sans crier gare, c'est-à-dire la cause. Pour eux, c'est le hasard qui déclenche tout, générateur d'événements. Même si à la base de la base, il y a le mouvement. Sans lui, c'est le zéro, rien, pas d'espace, pas d'énergie, pas de temps, pas de coïncidences, pas de hasard.

– S'il n'y a pas de hasard, qu'est-ce qui le remplace alors ?

– Le hasard n'est pas ce que l'on pense, nous nous sommes rencontrés par hasard mais le hasard ne fait pas n'importe quoi.

Lydia a laissé fuser un petit rire dépressurisé, comme s'il était contenu depuis longtemps :

– Ça a l'air bien confus, vous êtes sûr de maîtriser le sujet ?

– Je pense le contraire d'Einstein.

Tout en regardant ailleurs, Lydia a poursuivi ses moqueries, façon de garder la même distance :

– Le contraire de ce que pense Einstein ? Vous avez un prix Nobel ?

D'une voix toujours calme mais sans effacer le sourire qu'il a toujours au bord des lèvres, Balak poursuit :

— Einstein était un monothéiste convaincu, croyant en un Dieu moteur, volonté, cause première. Il était d'ailleurs en opposition avec les quantiques qui ont défini des champs et des probabilités de présence plutôt que des particules et des positions fixes dans l'espace et le temps, ce qu'il n'arrivait pas à admettre. La suite a montré qu'il s'est trompé. Pour lui, le hasard obéit à des lois cosmiques déterministes qu'on ne maîtrise simplement pas, et si on avait tous les paramètres en main, on connaîtrait la place de chaque chose dans l'espace et dans le temps, présent ou futur. Ce qui est faux, l'indétermination n'est pas une absence d'informations mais un état.

Lydia, qui connaît Einstein et sa renommée internationale, est surprise par ces révélations, bien qu'elle n'ait pas tout compris :

— « Dieu ne joue pas aux dés », c'est ce qu'il a dit, je crois.

— Oui, et son adversaire quantique, Niels Bohr, lui répondait tout le temps « Mais arrête de dire à Dieu ce qu'il doit faire ». Je pense que le hasard n'est pas une loi qu'on n'a pas encore comprise, c'est l'essence même de l'univers, l'aléatoire, comme celui des nombres premiers sur lesquels des générations de mathématiciens se sont cassé les dents ; certains sont même devenus fous.

— C'est ce qui va vous arriver.

— « Le hasard, c'est Dieu qui se promène incognito », disait Einstein. Pour moi, c'est l'inverse...

Après avoir saisi ce que pouvait bien être le contraire de cette phrase, Lydia a regardé autour d'elle pour voir si quelqu'un avait entendu ces paroles du diable. Elle s'est penchée et a chuchoté à Balak :

— Encore une hérésie. Vous allez être foudroyé, et vous pourrez toujours prier le hasard, il ne pourra rien faire pour vous.

Balak a souri davantage, mimant un geste des mains vers le ciel. Lydia s'est redressée, collée à sa fenêtre, mais intriguée.

Elle attend la suite. Balak, conscient de l'intérêt qu'il suscite, ne dit rien. Il faut toujours faire une pause pour ne pas paraître insistant. Balak a suspendu la conversation et s'est retourné vers l'avant du bus. Celle à qui on a volé son téléphone est toujours là, effondrée devant ce coup du sort et tant de choses à refaire. Le véhicule s'est immobilisé et le sage de l'arrêt de bus est descendu, jetant un dernier regard vers le fond pour tenter d'apercevoir l'étrange Balak avec ses théories du hasard et du tabac. Balak l'a vu et l'a salué d'une main, ce qui a conforté l'idée de Lydia que ce jeune homme est fondamentalement social. Le bus est reparti et Balak a repris la conversation :

— Le hasard n'a rien de hasardeux, c'est juste qu'on ne sait pas comment l'appeler. En réalité, il n'a pas de nom. Ou alors quatre-vingt-dix-neuf noms, la chance, le probable, le possible, la réalité, le sort, la statistique, le destin, le futur, le temps... Celui qui en connaîtra le centième entrera dans le secret de l'univers.

Lydia n'a pas relevé cette nouvelle apostasie, c'est allé trop vite :

— Pour vous, le hasard est la cause première.

— L'origine, oui. D'ailleurs en Égypte ancienne, Oum dounia mère des nations, de la pensée et de la cosmogonie, le dieu primordial est Azar, que les Grecs ont déformé en Osiris.

— Azar ? Et ?

— Azar est le hasard, première divinité. En tamazight d'ailleurs, qui est une des plus vieilles langues du monde et cousine de l'égyptien ancien, *azar* signifie l'origine, la racine. Ailleurs, El Azar est le dieu protecteur, le mot signifie aussi secours, sécurité, toujours dérivé de l'égyptien ancien *Azar*. Est-ce un hasard si le père d'Ibrahim, Abraham le Sumérien et père des trois grands monothéismes, s'appelait Azar ?

En plus d'être passionnée par ce débat sans le montrer, Lydia est très amusée, ce qu'elle veut bien signifier par contre :

— Oui, mais on a gagné au football contre l'Égypte. C'était de la chance ?

— Oui, mais la chance n'est qu'une des possibilités, toutes les réalités coexistent en même temps. Il en existe une où on a perdu. Mais on n'est pas dedans, ce sont d'autres nous qui y sont. Ce qu'on appelle le hasard est simplement l'une des voies empruntées.

— Et dans les autres réalités, on s'est vus dans ce bus ?

Balak a regardé Lydia, il aime son sens si vif de la repartie :

— Dans d'autres réalités, on s'est rencontrés et pas, on s'est revus et pas, on s'est mariés et pas...

Terrain dangereux, Lydia s'est discrètement tendue, prête à sortir ses griffes. Puis s'est relâchée en une fraction de seconde pour revenir au sujet précédent :

— Vous voulez dire que ce n'est pas par hasard que c'est le même mot ? Azar, bazar, hasard, bavard et la gare de Balthazar ?

Balak se délecte, elle est cultivée, belle, et possède de l'humour, ce qui, pour lui, est la forme supérieure de l'intelligence :

— Le hasard est la cause, le moteur et la loi régnante.

— Justement...

Balak a mis du temps à comprendre ce *justement*, s'étant oublié dans la conversation et la contemplation du visage de Lydia qui s'est animé de mimiques complexes. Sauf que c'est déjà fini. Le bus a ralenti, Lydia a fait un mouvement, elle va descendre. Se frayant délicatement un passage parmi les passagers, elle a quand même frôlé Balak. Était-ce voulu ?

— Je descends. Reprendre ma vie et mes cartes à jouer...

Léger froncement de sourcils, assez contradictoire avec le regard toujours enjoué, Balak a pris un air faussement sérieux, donnant en parallèle l'information qu'il ne l'est pas. Puis a tenté une possibilité :

— Espérons qu'il ou elle aura de la chance dans la vie. *A3tihouli mzahar oula qari bezzeff*, donne-le moi chanceux, c'est mieux que s'il fait de grandes études.

Assis autour d'une table ronde, Balak et Lydia se partagent un sourire des yeux, celle-ci venant de réprimer un rot. Oui, elle a des gaz, ce qui pourrait nuire à son élégance. Ils viennent de finir de dîner. Mais qui fait la vaisselle ? Balak sort un dé, un nouveau dé rouge qu'il a acheté, avec une fleur qu'il a dessinée sur la face un. Il l'a posé sur la table, devant sa femme. Le hasard peut rendre fou, tout comme l'étude des nombres premiers. Lydia a eu un moment de recul, quand on attend un enfant, il faut mettre toutes les chances de son côté et surtout ne pas s'approcher des limites du diable, ça porte malheur et tout malheur peut tomber sur l'être en devenir que l'on a dans le ventre.

— Un nouveau dé ?

— L'autre, le noir, est chez toi. Tu ne me l'as jamais rendu.

— Tu ne m'as jamais demandé de te le rendre, c'était un genre de cadeau.

— Tu l'as toujours ?

Bien que sachant où il est, Lydia préfère nier :

— Non. Je crois que c'est toi qui me l'as volé.

— Je ne suis pas un voleur.

— Tu m'as bien raconté que tu volés des objets aux gens pour qu'ils basculent à nouveau dans le hasard. Comme cette vieille femme dans le bus à qui tu as volé son téléphone.

— J'ai arrêté de faire ça. Tu as vraiment perdu le dé noir ?

— Non, je l'ai offert à ma sœur Manal.

— Pourquoi ?

Lydia s'est arrêtée de parler. En fait, elle ne sait pas pourquoi elle a donné le dé à Manal, qui l'a accepté. Un dé noir cubique, semblable à la Kaaba, un lien qu'elle a trouvé diabolique, lui rappelant la déesse Allat, double féminin d'Allah, représentée

d'ailleurs sous la forme d'un petit cube noir météoritique symbolisant la chance. C'est précisément ce qui a intrigué Manal, pour elle, Dieu, Créateur de toute chose, a fait rouler le grand cube noir sur la Terre et il s'est immobilisé là où il est actuellement. Elle a gardé le petit dé mais personne ne sait ce qu'elle en a fait. Peut-être l'a-t-elle brûlé ?

— Et ton père ? Qu'est-ce qu'il devient ?

— Il a l'air heureux. Il joue au billard et travaille sur les nombres premiers. Peut-être qu'il va gagner un million de dollars, ce qui nous ferait un beau cadeau pour le bébé.

— *Balak*, peut-être.

Balak a réfléchi à son propre sort. Lui aussi est heureux, même s'il ne joue plus. Sauf de temps en temps, quand il rencontre Lazhar pour une partie de Yam au Racym's, sans aborder la moindre question politique. Il a trouvé son bonheur, Lydia, et y pense souvent en se disant qu'il l'a croisée, mais pas par hasard, pour influencer sur le cours des choses. La secte a disparu, dissoute dans les turbulences de la société mais réapparaîtra à n'importe quel moment. Pour Balak, cette histoire l'a conduit à Lydia. Quelle étrange destinée. Ils ont fini de dîner et se sont levés pour débarrasser la table.

— On joue la vaisselle aux dés ?

Le hasard n'est-il pas là uniquement pour générer des enfants et inventer un futur qui est déjà en nous ? Lydia regarde le dé rouge, immobile sur la table. Elle hésite mais accepte finalement de jouer car elle aime toujours autant ça. Il n'y a pas plus beau jeu que celui de mettre en balance cette incroyable force de l'univers qui gouverne, le hasard, et la conscience du petit homme qui a l'insolence de penser que celui-ci n'existe pas. Avant de jeter le petit dé, elle a prophétisé :

— Avec un lave-vaisselle, on aurait évité le hasard.